

LES CLOCHES DE SAINT-BONIFACE

ORGANE DE L'ARCHEVÊCHÉ ET DE TOUTE LA PROVINCE
ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT-BONIFACE

Publié—Le 1er et le 15 de chaque mois

VOL. III.

1er. NOVEMBER 1904

No. 21

SOMMAIRE—Lettre de Mgr Tache à sa mère (*suite*)—L'Ouest Canadien (d'abbé G. Dugas)—Les Cisterciens réformés—Le protecteur de la France—Rêve et Réalité—Le Semeur—Ding ! Dang ! Dong !

LVII.— TROISIÈME LETTRE DE MGR. TACHÉ À SA MÈRE PENDANT SON TROISIÈME SÉJOUR À L'ÎLE À LA CROSSE.

Mission de St-Jean Baptiste de l'Île à la Crosse,

1 janvier 1856.

Bonne Maman,

Vous ne vous étonnerez pas que, fatigué des occupations de la journée, je veuille ce soir me procurer un agréable délassement. Après avoir rempli mes devoirs de pasteur, mon cœur veut que je m'aquitte de ceux d'un bon fils. Voici le vingt-troisième jour de l'an que je passe loin de vous; mais aujourd'hui, comme tant d'autre-fois, si mon esprit est loin, mon cœur est proche, car l'amitié ne connaît pas de distance, aussi plusieurs fois en ce jour j'ai fait le voyage de Boucherville, plusieurs fois je me suis jeté à vos pieds pour solliciter ces bénédictions, que la tendresse maternelle vous fait sans cesse prodiguer au fils que vous aimez tant. Je sais que mon cœur n'a pas été le seul en route et que le vôtre ne s'est pas même occupé du temps affreux qu'il fait aujourd'hui et qu'il s'est indubitablement dirigé du côté de l'Île à la Crosse. Soyez la bienvenue, bonne maman, je me hâte de me mettre à votre disposition.... mais que faire? je suis si pauvre que je dois me borner à des souhaits, aussi qu'ils sont ardents et sincères ceux que je forme pour vous. Puisse le bon Dieu les entendre et prodiguer à ma mère toutes les faveurs que lui veut son fils.

Il me tarde beaucoup d'avoir de vos nouvelles; je n'en ai pas eu depuis mon entrevue avec M. Belcourt; je n'ai pas non plus reçu les lettres dont ce Monsieur était porteur, non plus qu'aucune autre. Je suppose que le courrier de février va me dédommager de plusieurs mois d'attente; je n'ai jamais été si

longtemps sans recevoir de vos lettres. J'espère qu'à cet égard votre tendresse aura été plus satisfaite que la mienne: je vous ai écrit au printemps par M. Thibeault qui m'avait bien promis d'aller vous voir; à mon arrivée ici je me suis encore acquitté de cette double obligation, enfin au mois d'octobre une occasion extraordinaire m'a procuré de nouveau une jouissance toujours si douce à mon cœur. Que vous dire cette fois, bonne maman ? Je suis à l'Île à la Crosse, c'est assez vous dire que je ne suis point malheureux. Cet établissement m'a toujours été cher, même dès sa plus tendre enfance. comment ne me serait-il pas agréable maintenant qu'il a pris d'heureux développements ? Notre petite église si propre, si gentille, suffit à elle seule pour me procurer de bien douces jouissances; je ne contemple jamais sa flèche argentine sans me sentir pénétré d'une vive émotion; si loin au fond des bois, un élégant petit sanctuaire a un langage éloquent pour le cœur du missionnaire, aussi je ne saurais assez vous dire combien je remercie le bon Dieu de m'avoir mis en état de l'élever à sa gloire. Cette circonstance a une heureuse influence sur nos sauvages; aussi cet automne ils se sont montrés mieux que jamais. Pauvre peuple, autrefois plongé dans toutes les turpitudes de l'infidélité aujourd'hui ouvrant son cœur à la grâce, ses yeux à la lumière, et bénissant le jour heureux où l'on a commencé à dérouler à ses yeux le tableau si consolant des miséricordes du Seigneur. J'ai eu la consolation d'en admettre encore une quinzaine à la première communion. Leur piété, leur recueillement, leur générosité dans la pratique du bien; tout cela a de quoi émouvoir profondément. Tous, sans doute, n'ont pas les mêmes dispositions, mais les plus dissipés eux-mêmes ne peuvent pas se soustraire à l'influence des meilleurs; aussi, tous renoncent à des jeux, à des amusements d'une nature si bruyante qui les détournaient de la pratique de leurs devoirs.

(A suivre.)

L'OUEST-CANADIEN.

(Suite.)

Un parti de six hommes y compris Bruce montèrent à cheval pour se rendre au lieu du crime. Arrivés à environ 200 verges de l'endroit où gisait les corps, ne voyant plus personne debout, les cavaliers firent halte et appelèrent Simpson, mais ne recevant aucune réponse ils prirent le parti de passer

vis-à-vis l'endroit, au grand galop, quand tout à coup ils entendirent une détonation d'arme; la balle passa auprès d'eux. Ils crurent que Simpson les avaient visés. Après une pause de quelques minutes ils se déterminèrent à avancer avec précaution en rempant sur l'herbe dans la prairie.

Le premier qui arriva fit signe aux autres de s'approcher. Simpson était étendu mort, le bout de son fusil appuyé sous le menton, le canon serré entre le deux genoux. La balle lui avait traversé la tête. Avant de se suicider il avait pris soin de couvrir le corps de ses victimes, et par le terrain tout foulé on voyait qu'il avait passé la nuit à marcher entre les deux corps.

Voilà le récit de ce triste fait tel qu'il a été raconté après une minutieuse enquête. Et bien, c'est avec ce déplorable événement que des historiens malhonnêtes et fanatiques ont réussi à faire planer sur d'honnêtes et braves citoyens l'odieux soupçon d'avoir assassiné Simpson. Une telle accusation rappelle à l'idée l'histoire de ce chien qui avait croqué un lapin. Le maître du chien dit à son avocat: Vous soutiendrez que c'est le lapin qui a commencé et qui a sauté sur mon chien.

L'accusation portée contre les métis d'avoir assassiné Simpson n'a pas plus de bon sens. Ils ont dit: "Les métis sont des gens rancuniers, qui n'oublient jamais une offense; ils auront voulu se venger des mauvais traitements que Simpson avait infligés à Laroque six années auparavant". D'abord, les guides de Simpson étaient: deux canadiens pur sang, Legros et son fils; un anglais, Bird, et un écossais, Bruce; qui n'avaient jamais rien eu à démêler avec Simpson, et par conséquent, qui n'avaient contre lui ni rancune ni mauvaise volonté. Au reste, lors même qu'ils eussent été des métis, ce serait une infâme calomnie de dire qu'aucune race n'est plus rancunière qu'elle en Amérique.

Nous avons parfaitement connu les métis puisque nous avons vécu avec eux pendant vingt-deux ans, et nous pouvons affirmer qu'aucun peuple au monde n'a moins l'esprit de vengeance que lui. Prompt à se mettre en colère, il pardonne avec une charité admirable; cinq minutes après l'offense il l'a oubliée. Sous ce rapport il n'a rien du sauvage. Ce témoignage que nous lui rendons, tous ceux qui ont vécu avec les métis pourraient le rendre. Il faut donc à un historien une insi

gne mauvaise foi et un manque complet d'honnêteté pour laisser planer sur toute une classe d'hommes l'accusation d'un crime dont tous les honnêtes gens ont reconnu la fausseté.

Au premier chapitre de ce volume, nous avons dit que l'œuvre par excellence des missionnaires à la Rivière Rouge avait été tout d'abord d'instruire la population et d'éclairer les esprits sur la foi pour laquelle l'homme est créé.

Dans la mesure de ses moyens, Mgr. Provencher multiplia les centres de missions et dans l'espace de neuf ans on en compte quatre d'établies à part celle de Saint-Boniface: la Baie Saint-Paul en 1833, Wabassimon en 1838, le Lac Lapluie en 1840 et la Baie des Canards au Lac Manitoba en 1841. Ces missions, à l'exception de Wabassimon, ne furent jamais abandonnées. Elles eurent des alternatives de progrès et de baisse, mais ceci était dû à la grande pauvreté de l'Evêque et au manque de missionnaires. Au reste, la semence jetée en terre sur ces différents points n'a pas été inutile puisqu'aujourd'hui toutes ces anciennes missions sont très-florissantes et forment des paroisses catholiques considérables.

Le Lac La Pluie qui ne reçut d'abord la visite du missionnaire qu'à de rares intervalles est devenu un poste assez considérable pour requérir la présence continue d'un prêtre.

Quand à la mission du Lac des Canards, elle existe encore, mais la résidence des missionnaires est à Saint-Laurent, sur les bords du même Lac. C'est à ce dernier endroit qu'on a formé une belle et riche paroisse, une des plus florissantes du Manitoba; elle est la résidence de quatre ou cinq missionnaires qui de là vont porter les secours spirituels aux indiens dispersés autour du grand Lac.

L'historien Ross dit que dans toutes ces missions, les ministres protestants sont allés s'installer à côté du missionnaire catholique. C'est vrai, mais ce n'a été que pour nuire momentanément au progrès de ces missions, en jetant le doute dans l'esprit des indiens qui, entendant prêcher deux doctrines opposées, s'obstinaient à vivre dans l'infidélité en attendant, disaient-ils, que les prédicateurs fussent d'accord.

(À Suivre.)

LES CISTERCIENS REFORMES OU DE L'ETROITE OBSERVANCE.

VULGAIREMENT DITS: "TRAPPISTES".

LES RELIGIEUSES CISTERCIENNES — Lorsque la vie religi-

euse fut soumise à des règles mieux déterminées, à une discipline plus exacte, les femmes comme les hommes les adoptèrent et les suivirent avec ferveur. D'ordinaire, toute nouvelle création ou législation de moines voyait s'adjoindre semblables institutions de religieuses qui rendaient en partage la gloire et les mérites. Déjà Saint Basile avait dû faire des règlements pour sa mère, sa sœur et leurs compagnes qui aspiraient comme lui à la perfection de la vie spirituelle.

Quand notre Père Saint Benoit quitta le monde, sa sœur, Scholastique, imita son exemple. Comme lui elle eut ses disciples et son monastère, et partout où la règle bénédictine s'introduisit au cours des siècles, il se fonda des monastères de femmes pour la pratiquer.

Au moyen âge, il était communément admis que chaque institut nouveau appelât les deux sexes à partager la vie et les avantages qu'il offrait. Ainsi il y eut des Carthusiennes, des Cisterciennes, des Norbertines, et plus tard, des Dominicaines des Franciscaines, bien que les communautés de femmes ne se formassent pas d'ordinaire tout d'abord en même temps que celles des hommes, mais plus tard. L'Ordre une fois bien établi, de même que les religieux étaient nommés moines, les religieuses furent appelées "Moniales". L'Église leur a consacré ce titre qu'elle applique aujourd'hui à toutes celles qui sont cloîtrées.

Les "Cisterciennes" ne commencèrent qu'en 1120; le Fort, non loin de Dijon, fut leur premier monastère, de là sortirent des fondations moins nombreuses cependant que celles des hommes, quoique avec une diffusion plus lente, les Cisterciennes furent établies partout où existaient les Cisterciens. Elles firent honneur à l'Ordre dont elles gardèrent fidèlement les usages. Elles finirent même par devenir fort nombreuses, et l'on a compté jusqu'à 900 monastères en diverses contrées. Elles étaient soumises à la juridiction ordinaire de l'Ordre, mais un certain nombre d'abbayes relevèrent des évêques diocésains, surtout après le Concile de Trente qui leur imposa la clôture.

La femme est plus persévérante que l'homme dans l'observance régulière. D'ordinaire le relâchement ne commence pas par elle. Plus portée à s'attacher aux petites choses, aux détails de la vie, si elle risque de leur donner quelquefois trop d'importance, elle évite par là même l'écueil signalé par l'Es-

prit-Saint: " Qui spernit modica paulatim decidet "

Pour les moniales Cisterciennes aussi devait sonner l'heure de la décadence. Les causes en furent généralement les mêmes que celles signalées pour les Moines. Chez elles également, le relâchement ne progressa qu'avec le temps et à des degrés divers. L'Espagne garda le mieux et le plus longtemps l'Observance. Puis vinrent les Réformées dont les unes se rattachaient à celles des hommes, d'autres étaient dues à des initiatives personnelles. Plusieurs de ces réformes firent même oublier le nom et jusqu'à l'origine cistercienne.

(A Suivre.)

LE PROTECTEUR DE LA FRANCE.

Le 16 octobre dernier, la France chrétienne célébrait la fête de son Saint Protecteur.

A l'heure où l'ange rebelle semblant avoir brisé ses chaînes paraît être sur le point d'extirper du cœur même de la France jusqu'au dernier vestige de cette foi qui la fit surnommer la Fille aînée de l'Eglise, rien ne saurait être plus consolant que de rappeler comment et dans quelles circonstances, le chef de la milice céleste devint le protecteur et le défenseur de la France.

Nombreux sont les fils de France qui après avoir vécu du Christ et pour le Christ ont mérité d'être placés au séjour de la gloire, parmi les protecteurs naturels de leur patrie; mais ayant décidé que le peuple français serait son chevalier, Dieu voulut qu'il eut pour protecteur attitré, l'Archange dont la voix puissante fit retentir les voutes célestes du sublime cri de ralliement: "Quis ut Deus?"

Le VIII^e siècle inaugurerait alors ses glorieuses annales et Dieu allait y faire de l'empire des Francs, le glaive et le boulevard de son Eglise. C'était l'heure où, sa fouguse adolescence domptée, le peuple premier-né faisait écho à tous les Saints et Saintes qui l'engendrèrent à Dieu et s'écriait d'une seule voix: "O Dieu, donnez aux fils de France la lumière afin qu'ils voient ce qu'il faut faire pour établir votre règne en ce monde, afin que le voyant ils l'accomplissent dans la force et dans l'amour."

A l'heure même où le peuple français se déclarait le chevalier de Dieu, Michel, prince des milices angéliques, lui offrait son alliance. Aussitôt il prenait possession du roc fameux qui s'élève en plein océan, près du rivage de cette France dont l'é-

pée s'apprêtait à poursuivre sur terre le grand combat commencé dans les hauteurs des cieux.

Une vaste plaine couverte d'épaisses forêts et que défendaient contre l'océan les rochers de Scessiaccum, s'étendait entre les territoires de Constance et d'Avranches et ceux de Dol et d'Aleth.

Lorsque la foi chrétienne eut brillé sur les côtes d'Armoriques et de Neustrie, les solitudes les plus reculées de cette contrée devinrent le séjour de pieux personnages qu'attirait la facilité de se donner entièrement au service de Dieu et à la contemplation des vérités surnaturelles. Plusieurs d'entre eux sont au catalogue des Saints.

Mais peu à peu, détruisant les barrières que la nature lui avait opposées, l'Océan envahit les forêts immenses, les submergea et bientôt, de cette vaste portion du territoire, il ne restait plus qu'un rocher auquel sa forme de tumulus fit donner le nom de Mont Tombe. Seul en plein océan et près du rivage de la France, ce rocher semblait une gigantesque sentinelle placée en avant poste et chargée de veiller à la sécurité de la France. C'est sur ce mont que le regard de l'Archange s'arrêta et c'est là qu'il désira voir s'élever sa demeure terrestre.

C'était sous le règne de Childeberr III. L'Archange Saint Michel se manifestant une première fois à l'Evêque d'Avranches, Aubert, pendant son sommeil; il lui notifia sa volonté qu'on bâtît une église sous son patronage, au sommet du mont Tombe. Il fallut trois intimations successives au prélat hésitant pour qu'il se mit à l'œuvre. Enfin, le monument s'éleva; sa forme, celle d'une crypte arrondie, rappelait la grotte sainte du mont Ga-gan. Des reliques apportées de cette dernière y furent déposées.

La nation française sut honorer le céleste associé de ses luttes d'ici-bas; elle transforma son pied-à terre abrupt en un séjour qui peut complaire au vainqueur de Satan; à la fois fortresse incomparable et sanctuaire où sans fin les chants des moines s'unissaient aux harmonies des neuf chœurs; vraiment digne de ce nom de merveille qui lui fut donné; rendez-vous commun des peuples et des rois venant présenter leur hommage d'action de grâces et de prières au protecteur de la nation.

La fréquence des miracles accomplis en ce lieu y attirèrent de nombreux pèlerinages venant de presque toute l'Europe acquitter leurs vœux; on y vit beaucoup de rois et de princes

de France et d'Angleterre. Louis XI y institua l'Ordre des chevaliers de Saint-Michel. Ce fut au commencement du XI^e siècle que l'on entreprit l'audacieux travail, longtemps pour suivi, de cette basilique grandiose établie sur la crête du mont auguste, et dont les merveilles, en grande partie conservées attirent encore à Saint Michel la vénération de nos contemporains.

Ce fut assurément un grand jour que celui où la fille aînée de l'Église put s'appliquer la parole des saints livres: Voici que Saint Michel vient à mon aide !

Longtemps le monde bénéficia de cette alliance heureuse. "Soyez donc béni pour l'honneur ainsi fait à nos pères, ô Archange ! En souvenir du passé, malgré tant de pactes brisés, tant de gloires profanées, n'abandonnez pas leurs descendants. N'y va-t-il pas du sort de l'Église elle-même, dont les malheurs apparaissent liés dans nos temps à ceux de la France ?

Daignez, ô Archange, répondre à la confiance de tous les vrais fils des Francs qui, nombreux déjà, ont su retrouver dévots et pénitents le chemin de votre sanctuaire. Entendez le cri du pays sous l'angoisse présente: "Nemo adjutor meus nisi Michael", Michel est mon soutien.

Et nous, descendants de ces Francs si chrétiens, si dévot s envers le grand Archange, à la vue des maux qui fondent aujourd'hui sur la France chrétienne, n'augmentons pas sa douleur par des reproches aussi inutiles qu'amers. Mettons à profit pour nous-mêmes les leçons fournies par la dure expérience que fait en cette heure si angoissante notre malheureuse mère patrie. Le mal qui la mine, déjà nous a saisis! Nous aussi demandons au chef des milices célestes d'être notre défenseur et unissons nous aux vrais français pour adresser à Dieu la prière des Francs:

"O Dieu tout-puissant et éternel, donnez aux fils des Francs la lumière afin qu'ils voient ce qu'il faut faire pour établir votre règne en ce monde, afin que le voyant ils l'accomplissent dans la force et dans l'amour."

H. B.

REVE ET REALITE.

Cinq heures venaient à peine de sonner à la pendule de ma chambre, lorsque je m'éveillai. Déjà le tout Paris laborieux était sur pied, et du quatrième étage où je logeais, j'entendais

des marchands ambulants crier leurs marchandises. Je me hâtai de m'habiller, car je devais ce matin-là me rendre à la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre. Plusieurs groupes de pèlerins devaient y venir ce même jour, et je voulais assister à leur arrivée tout en faisant mon propre pèlerinage.

Il était près de six heures lorsque j'arrivai au sommet de la butte. Assis sur les marches du perron de la basilique, je contemplais le superbe panorama qui se déroulait sous mes yeux. C'était la tour Eiffel qui, là-bas tout au bout de Paris, dressait sa géante silhouette surmontée de son phare tricolore; c'était Notre-Dame dont la fine aiguille semblait percer la voûte des cieux; c'était Ste-Geneviève dont le dôme d'or brillait sous les premiers rayons du soleil; c'était..... mais voilà qu'au détour de l'étroite rue qui conduit à l'église du Sacré-Cœur, apparut un des pèlerinages. Il était uniquement composé d'ouvriers au nombre d'un mille. A leur tête, porté par un vrai tambour-major, flottait un large tricolore au centre duquel, sur l'étamine blanche, se dessinait le Sacré-Cœur tout rayonnant.

Il m'est impossible de décrire l'impression que produisit sur moi ce long défilé d'ouvriers qui, tous recueillis, mais le front bien haut, conscients de l'acte de foi qu'ils venaient accomplir, entraient dans le sanctuaire de la réparation, au chant si suppliant de: Dieu de clémence, Dieu protecteur, sauve, sauve la France au nom du Sacré-Cœur!

La vue du drapeau national orné du Sacré-Cœur me frappa surtout, d'une manière étrange, car c'était la première fois que je le voyais ainsi déployé publiquement. Une foule de pensées m'assaillirent alors. Je pensais au Canada, terre de liberté et de religion, et je me demandais pourquoi au Canada comme en France ne flotterait pas un drapeau national aux armes du Sacré-Cœur? Quelle nation après la France devrait plus que la nation canadienne-française s'empresse d'arborer sur son drapeau l'emblème divin du Sacré-Cœur? Cette faveur serait-elle un privilège de la France et le Sacré-Cœur ne voudrait-il régner que sur la mère, et refuserait-il d'étendre son empire sur la fille canadienne?

J'en étais là dans mes réflexions lorsque, à l'entrée de la basilique, de jeunes voix retentirent répétant toujours le chant de supplication; Dieu de clémence, Dieu protecteur, sauvez, sauvez la France au nom du Sacré-Cœur!

C'était le groupe de la jeunesse catholique de Ménilmontant

qui venait elle aussi demander au Cœur de Jésus, le salut de la France. Suivant immédiatement leur fanfare, un grand et beau jeune homme, sur la poitrine duquel était une médaille méritée par un acte de bravoure durant un incendie, portait flottant au gré de la brise le tricolore, au centre duquel flamboyait un Sacré Cœur. Le nombreux groupe des jeunes avait à peine pris place dans la grande nef, que deux autres pèlerinages arrivaient. L'un était composé d'hommes, de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles, et venait, me dit-on, d'une paroisse des environs de Paris. A leur tête ne flottait pas le tricolore, mais une large bannière, sur la moire blanche de laquelle se dessinait un large Sacré-Cœur entouré de rayons d'or.

Le temple était presque rempli, et l'on eût cru être en un grand jour de fête.

De chaque côté de l'autel avaient été placés les étendards et la bannière. Le Saint Sacrifice de la messe commença alors tandis que les voûtes retentissaient de nouveau du chant patriotique et chrétien, dont le refrain: "Dieu de clémence, Dieu protecteur, sauve, sauve la France au nom du Sacré Cœur," était répété et poussé jusqu'à Dieu par plus de trois mille poitrines.

Après l'Évangile, un prédicateur monta en chaire. Avec des paroles bien à la portée de son auditoire, l'éloquent et persuasif religieux exposa d'abord brièvement les motifs qu'ont tous les chrétiens d'aimer le Sacré-Cœur, puis désignant de la main les drapeaux placés près de l'autel, il expliqua la demande du Christ concernant l'apposition de l'image de son divin Cœur sur le drapeau national. Il démontra combien grand était l'honneur que Notre Seigneur avait fait à la France en lui permettant et lui demandant d'être la première des nations à arborer le divin emblème. Après avoir félicité de leur acte de foi et de patriotisme tous les pèlerins, il leur demanda de promettre au Sacré-Cœur de se faire tous un devoir de travailler à l'accomplissement de son ardent désir, qui est de régner sur la France.

L'apôtre du Sacré-Cœur était à peine descendu de la chaire qu'une voix ferme et mâle entonnait un chant dont le drapeau du Sacré-Cœur faisait le thème.

Un appel retentit, pressé, fervent, sonore!

Tous l'ont-ils entendu?... peu m'importe! j'arbore

Sur notre étendard tricolore

Le signe du plus grand vainqueur:
Le sceau du Christ, le Sacré-Cœur!

Et les milliers de chrétiens répétaient avec un enthousiasme que je ne puis rendre:

Qu'il dise à tous en cette fête
Que le Christ règne en vainqueur!
En avant!... pour le Sacré-Cœur!

Enfin, après que tous les pèlerins eurent reçu le Dieu qu'ils chantaient avec tant d'enthousiasme, que l'office fut fini, et les drapeaux bénis, les divers groupes se remirent en route précédés de leur étendard que la douce brise faisait flotter au-dessus de l'immense cité. Elle s'agitait, la grande ville, là-bas tout au pied du mont des Martyrs, oubliant trop hélas! que là-haut, le Christ lui tendait les bras, que son Cœur était ouvert pour la recevoir et que de ses lèvres divines tombaient ces paroles bénies: Venez à moi vous tous qui peinez et succombez sous le poids du jour, et je vous soulagerai — Venez à moi vous tous qui souffrez et je vous guérirai. — Venez à moi vous tous qui pleurez et je vous consolerais.

L'immense église était déserte, seul le doux parfum de l'encens remplissait les nefs. Cependant le Dieu de l'Eucharistie demeurait là-haut, sur le sommet de l'autel, entouré des rayons de l'ostensoir. A ses pieds quelques adorateurs revêtus du manteau rouge étaient venus prendre place dans le sanctuaire et là, tout au pied de l'autel priaient pour la pauvre France dont le cœur est toujours généreux mais dont la tête est parfois bien légère.

Longtemps avec eux moi aussi je priais. Malade et condamné par les hommes de l'art, j'étais venu demander au Maître de la vie, non pas de prolonger mon existence au delà du terme qu'il lui avait fixé, mais de pouvoir au moins accomplir quelque chose.

Je me levais enfin et, tout en me disposant à sortir, je visitais les nombreuses chapelles qui se succèdent occupant les nefs latérales de la basilique, lorsqu'un religieux qui passait s'approcha de moi pour me donner quelques renseignements. Cette chapelle-ci me dit-il en désignant l'une d'entre elles, est celle du Canada-français — elle n'est guère décorée encore — mais nous espérons, ajouta-t-il, que les Canadiens-français n'oublieront pas qu'ils ont érigé ici un autel au Sacré-Cœur et qu'ils tiendront à honneur de le décorer.

(A Suivre.)

“LE SEMEUR.”

Nous accusons réception du “SEMEUR” le bulletin de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française de Montréal.

Nous en remercions d'autant plus sincèrement les membres du Comité que nous croyons que cette association est de la plus haute importance soit pour la formation individuelle des membres qui se préparent, en s'alliant ainsi, à la grande bataille qu'il faut livrer à tous mauvais principes qui déjà se glissent dans d'autres associations ou “ligue” plus ou moins mauvaises et qui menacent de saper nos broits par la base; soit encore à cause de l'ascendant que peut avoir cette association sur tous ceux qui désirent l'avancement du pays et la conservation de nos droits et de la religion.

Donc, nous désirons rien tant que de voir progresser cette association, laquelle, comme le dit si bien Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque de Montréal, fait un rêve sérieux et patriotique, un rêve vraiment chrétien; et nous l'aidrons et soutiendrons de toutes nos forces

Ceux de nos lecteurs qui désirent s'abonner, au prix modique de 50cts. par an, à ce bulletin tout à fait intéressant, peuvent s'adresser: “Le Semeur”, 473, Rue Saint-Denis, Montréal.

DING ! DANG ! DONG !

Plusieurs prêtres du diocèse ont déjà demandé:

L'EUCARISTIE

FONDEMENTS DES VERTUS ET DES ESPÉRANCES CHRÉTIENNES
par l'abbé Bernard.

C'est un ouvrage très bien fait et nous ne pouvons certainement pas trop le conseiller. — prix 0. 90 franco.

Vous pouvez vous adresser à la rédaction même.